

Révolte d'une femme libre

C'est dans l'inconcevable que Cécile se réveilla. Dernière image d'un rêve dont elle ne se souvint plus l'intrigue. Que s'était-il passé la veille ? Déprime profonde, gestion maladroite de relations entamées, inachevées, frôlant l'insolence des matins d'hiver. Enrôlée dans des manipulations macabres, ne sachant plus distinguer le salubre du malsain, elle errait de nouveau dans un enfer sans frontières. « Vous avez du talent », lui avait lancé un vieux monsieur admiratif. « Le monde a besoin de toi, de la vérité et de ta poésie » lui écrivait son ami peintre. Mais le monde continuait à la casser, malgré ses résistances, ses refus de victimisation, ses tentatives de vie. Face à la médiocrité, elle tentait de faire bonne figure, se débattait à la mesure de ses capacités, tentant d'établir dans son microcosme la société ambitionnée de ses aspirations intellectuelles. Elle percevait la tristesse ambiante, désespérément et fatalement. Ses ébauches de paix et de sérénité étaient régulièrement écrasées par l'absurde et l'indifférence. Sa sensibilité à fleur de peau avait été écorchée vive à de si nombreuses reprises qu'elle n'était même plus capable de relativiser. Le bonheur, cet inconnu défini tantôt comme inaccessible, tantôt comme la somme de moments plaisants ou encore comme un état d'être, demandait une approche positiviste de la vie qui ne lui paraissait pas destinée, malgré ses efforts insensés.

La figure qu'elle vit à son réveil la mit dans l'effroi. Incapable de comprendre le monde et son fonctionnement, inapte à atteindre l'équilibre des espèces, devait-elle, comme le lui avait susurré cette femme miroir dans le songe, s'en tenir à l'insuffisance et la petitesse environnantes, accepter le défectueux, les incapacités,

les incompétences, les replis ou agressions des hommes habités par la peur ? Terreur d'être mangés, étouffés, dépossédés, avides d'être pris en charge, de redevenir fœtus... La maîtrise de soi, fameux symbole de virilité, était de rigueur. Le tout assorti d'un égoïsme fervent, au nom de la survie du genre.

Déstabilisé par une prétendue « émancipation » féminine, son ex était de ceux-là, maintenant comme priorité indéfectible de garder un sentiment de pouvoir. Surtout ne pas déranger l'ordre établi, ne pas affronter le sentiment. L'introspection impossible, toute remise en question le mettait dans un état révélateur de faiblesses qu'il ne gérait pas. Un seul refuge : le travail.

Ce monde ne convenait définitivement pas à Cécile. Un monde sans partage, sans égard, sans ouverture, figé dans des certitudes incohérentes, c'était antinomique. « Période de transition », disait-on. La femme indépendante, aussi attentive soit-elle, effrayait. Surtout, ne pas s'approcher de trop près. Attention, danger immédiat. Rejet assuré. Dans « l'égoïsme romantique », Beigbeder évoquait cet individualisme masculin et le « culte d'une superficialité qui maintenait les quadragénaires à l'âge mental de 12 ans » ! Égotistes déclarés, enfants gâtés, ceux-là ne se détachaient pas de l'emprise maternelle. « Tu es le roi, mon fils, va, mais reviens, à moi... », avaient-ils entendu dans leur foyer originel. « Pour beaucoup, continuait-il, l'adolescence est l'âge que nous avons jusqu'à notre mort. » Déclaration d'une infirmité et immaturité qui reflétaient l'instabilité et le flou affectifs de la société.

Comment affronter une telle dérision ? se demandait la jeune femme. Ignorer, faire semblant, rentrer dans le jeu, se plier à ces perclus de l'amour ou attendre patiemment que quelque raison et conscience apparaissent au jour ? Tâche ardue de mener

à bien les éléments fondateurs : éduquer, enseigner, éclairer, responsabiliser, conscientiser, dans un discours pédagogique digne de celui d'une mère à des enfants restés aux stades psychosexuels premiers. Dans cette inquiétude irrémédiable de perdre le contrôle, les fêrus de chasse passaient à leur gré de conquête en conquête, dans la recherche perpétuelle de confirmation de leur séduction, indépendante par ailleurs de la « proie » choisie.

Dans cette ère du paraître, Cécile se sentait désoeuvrée. Le sens écarté, l'indécence en prime, son amant avait fui, dans la crainte de s'attacher, de se découvrir, de s'émouvoir... Le lien avait suscité en lui la phobie de l'engagement. Dans cet irrationnel, elle se demandait comment envisager ne serait-ce qu'une relation brève. Comment établir la communication avec sincérité, sans paraître moraliste, sans que chaque acte n'entraîne du définitif ? Donner et se risquer à s'adonner à son propre élan lui paraissaient interdits !

Rester bien sage dans le carcan escompté. Ne pas faire le premier pas. Se confiner à la représentation initiale : « la femme accueille son bien-aimé. » Pas de désirs en sus, pas de besoins, pas de velléités propres. Valoriser, conforter, faire plaisir. Ne pas penser à être fêtée, célébrée, attendue, espérée. Abandonner à jamais l'image du prince charmant, comme si pouvait être « charmante » la psychorigidité ! La tendresse ? Trop affectif ! « Tu es belle, trop belle !, lui avait-il dit, avant de fuir. Tu es la pureté incarnée, l'intelligence de vie et de cœur, le rêve... »

Effectivement, elle fut un rêve, voire une illusion. Mais revenons-en au rêve, le sien, celui-là. Paniquée, elle visualisa

le concret de ses pensées nocturnes. Une scène la fit sursauter, son prince lui apparut, inerte, paralysé. On diagnostiqua un handicap psychomoteur...